

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 20

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184277>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

durant ce charmant banquet ? La chose n'est pas nécessaire ; vous savez tous, chers lecteurs, ce qui se passe dans ces fêtes de famille où président la fraternité et l'attachement à la commune patrie. Que n'en dirait-on pas, en effet, dans un si beau pays, au milieu de populations sympathiques, en face d'une nature splendide, et sous l'influence d'un vin délicieux !...

Les principaux organes de la presse vaudoise, vous raconteront du reste en détail et beaucoup mieux que notre modeste feuille, ces discours qui ont tous leur valeur, dès le premier jusqu'au dernier, puisqu'ils avaient tous pour but d'encourager une entreprise si importante pour notre pays tout entier, et pour la Suisse romande en particulier.

Après nous avoir donné rendez-vous pour l'inauguration d'une nouvelle section de la ligne, aboutissant à Viège, au mois de mai 1878, la Direction du Simplon nous a dit : « Tant qu'il nous restera un souffle, nous nous efforcerons de remplir nos engagements et d'arriver si non avant le terme, du moins pour le terme. »

Puissent ses vœux être exaucés ; puisse-t-elle rencontrer dans cette tâche lourde et difficile l'appui et les sympathies qu'elle mérite.



Je ne sais quel homme d'esprit disait en parlant de la politique et des gouvernements en général, de la diplomatie et de ses soi-disantes malices : « *Plus ça change, plus c'est la même chose.* » Le *Conteur vaudois* est trop pénétré de cette brutale, mais très évidente vérité, pour songer à la politique. Pour cette fois cependant, il rompt avec ses bonnes petites habitudes de tranquillité et croit pouvoir se permettre une douce flânerie sur le terrain de ses confrères du grand format.

Nous ne voulons certes pas prédire le résultat du conflit turco-russe ni aligner ici toutes ces dépêches contradictoires qui plongent les jobards de la politique armée dans des abîmes d'hésitation. Non. La Suisse est neutre ; regardons les autres s'administrer réciproquement des volées homériques, à moins cependant que nos seigneurs de Berne ne ugent à propos de s'immiscer dans une lutte qui d'ailleurs nous laisse parfaitement froids. Il est vrai que ce serait une splendide occasion de justifier ces énormes dépenses militaires qui ne sont pas le plus bel ornement des finances helvétiques. Cependant nous osons croire qu'avant de se fourrer dans cet aimable gâchis, il serait assez bon de chercher ce qui peut résulter de la guerre actuelle. Pour cela, le *Conteur* a regardé dans le passé où souvent jaillissent de ces lueurs bizarres qui éclairent, d'une lumière étrange, l'horizon de l'avenir.

C'est en fouillant dans le passé que nous avons trouvé deux documents curieux, oubliés sans doute, mais certes intéressants. L'un date de 1839, l'autre de 1841, un siècle en ce temps de vie électrique, d'existence à vapeur, haletante, pressée, vertigineuse ! Ces études, disons mieux, ces prédictions

qui paraissent vouloir se réaliser ont été publiées par la *Revue britannique*, tome XIX, IV^{me} série et tome II^{me}, V^{me} série. Nous tenons à bien indiquer cette origine ; on pourrait en effet croire que les événements actuels sont seuls capables d'inspirer de telles réflexions. Le premier article, émané d'un officier de la marine anglaise faisant partie de l'escadre de Lord Stopford, résume les impressions de toute nature recueillies durant une longue croisière dans la Méditerranée. Voici ce qu'on y trouve, pages 18 et 19 :

« Il n'y a pas à se le dissimuler, l'Orient est un » pays en décomposition. Quoiqu'on fasse, il ne » renaîtra pas de sa cendre. On galvanise un cada- » vre, on ne le ressuscite pas. Longtemps encore ce » pourra être un héritage vacant ; mais c'est déjà un » héritage. Ce qui arrête, c'est de savoir quels seront » les copartagants ; pourtant dans le nombre, l'on » peut s'en apercevoir déjà ; il en est de mieux pla- » cés les uns que les autres. A Constantinople, c'est » l'esprit russe qui domine, » et, partant de cette idée, l'auteur s'écrie : « Que l'Angleterre assiste à » un démembrement de l'Orient sans y réclamer, » sans y obtenir sa part, c'est ce qui est impossible » parce que, » ajoute-t-il plus loin, « la Méditerra- » née est déjà le chemin de l'Inde pour les passa- » gers et les dépêches, elle le sera tôt ou tard pour » les marchandises. »

Qui sera maître de ce chemin, qui s'emparera de cette proie, voilà ce que cherche cette étude si originale, si éminemment actuelle. Nous ne pouvons suivre pas à pas l'observateur dans ses investigations. Nous nous bornerons à signaler les passages suivants qui devinent déjà l'orage dont nous entendons de loin le lugubre roulement. « A qui examine » sainement les affaires, il est démontré que la Tur- » que d'Europe se meut désormais dans le cercle » d'attraction de la Russie. Il n'est pas dans l'habi- » tude des czars de s'emparer d'un état voisin d'un » premier bond, comme le feraient l'Angleterre et » la France. La Russie prend et lâche sa proie, la » quitte et y revient ; elle cède, mais ne renonce » jamais. La politique de cet empire emprunte quel- » que chose aux diverses races qu'il nourrit ; il y a » en elle un mélange de cette force persévérante qui » caractérise les hommes du Nord et de cette finesse » dilatoire qui fut la qualité dominante du Grec du » Bas Empire. Mahmoud a beau se débattre au milieu » des nécessités qui l'étreignent ; il est comme l'oi- » seau que la coulœuvre tient fasciné par son regard » et qui agite convulsivement ses ailes comme pour » faire un acte de liberté. Ses divers efforts de ré- » forme sont les frémissements d'une indépendance » expirante. Quand la Russie le voudra formellement, » la victime tombera à sa merci ! »

Quels aveux ! quels avis !

Mais passons à notre second article. Plus grave encore, il provient d'un des plus grands économistes de l'Angleterre. Nous avons nommé RICHARD COBDEN. Avec quelle verve il se moque des *Turco-phytes* et de ces parlements pour qui « la seule

» question par excellence est le maintien de l'inté-
grité de l'empire ottoman. » Voyez (1) avec quel
haussement d'épaules il écrit à l'éditeur du *Trait's*
Magazine : « Ah ! Monsieur, que de fausses idées
» sur ces réformes tant vantées qui doivent changer
» la surface de l'empire ottoman ! »

Lisez ses notes sur les écoles en Turquie, sur le
commerce et sa diminution, sur les massacres de
Scio, sur les employés et leur corruption, sur le
trafic des esclaves, la population, sur le papier mon-
naie « presque aussitôt déprécié qu'émis et qui, du
» train dont vont les choses, pourrait être le coup
» de grâce donné à cet empire chancelant. »

Au besoin, Rich. Cobden se charge de donner ce
coup de grâce, et ma foi ! il est assez raide. « Dans
» l'opinion, » dit-il, « des hommes les plus intelli-
» gents que j'ai consultés en Turquie, et ils étaient
» unanimes, le peuple turc ne peut se régénérer de
» lui-même et l'occupation de l'étranger devra pré-
» céder cette régénération. »

Nous laissons à l'appréciation de nos lecteurs
cette terrible conclusion dont nous verrons les san-
glantes péripéties. Que la Russie triomphe, que la
Russie soit victorieuse, que l'Angleterre intervienne,
ce ne sont point là les affaires du *Conteur*. Ce qu'il
voulait faire, c'était de signaler des avertissements
donnés il y a bientôt quarante ans. A quoi ont-ils
servi ? Aux diplomates à répondre. Quant au pen-
seur, il dira : « Ça ne donne pas une bien jolie idée
de l'homme. » Nous partageons son avis... sans
l'amoinrir. »



La librairie Lévy, de Paris, vient d'éditer un
volume qui aura sans doute beaucoup de succès ; il
est intitulé : *L'esprit d'Alphonse Karr*. C'est un re-
cueil de croquis spirituels et de fines critiques, traités
de main de maître. On en pourra juger par ces
quelques fragments pris au hasard :

« Je vois en ce moment, sur une pelouse verte,
ma chèvre blanche, qui n'a pour occupation que de
tondre l'herbe de tout le cercle que lui permet
d'atteindre la corde qui l'attache à un piquet.

Sa corde est longue, et elle pourrait paître une
herbe grasse et verte pendant deux heures. Mais
elle commence toujours par tirer son lien et man-
ger à l'extrémité de sa corde, se mettant sur les
genoux, dont le poil est usé, pour atteindre plus
loin, attirant du bout de la langue des brins d'herbe
hors de sa portée, et faisant tant d'efforts que son
collier l'étrangle et la fait tousser.

C'est précisément ce que nous faisons tous dans
la vie... Chacun de nous a son piquet, sa corde et
son cercle tracé. Presque toujours, au dedans du
cercle, il trouverait une pâture faite pour son corps,
pour son esprit et pour son cœur. Chaque pelouse
a au moins ses pâquerettes. Eh bien ! nous usons
notre force, et quelques-uns usent aussi leurs ge-
noux à atteindre ce qui est au dehors. »

Il y a déjà longtemps que les hommes et les

(1) Pages 261 et suivantes déjà mentionnées.

femmes vivent ensemble, et ils ne se connaissent
guère : ils n'ont, les uns à l'égard des autres, que
des aperçus très faux, ou du moins très vagues, très
incertains.

Ainsi, il y a à peu près cinq mille ans que les
femmes font accroire aux hommes qu'elles sont fai-
bles ; tandis que la seule chose qui fatigue et qui
tue les femmes, c'est l'ennui. Jamais une femme
n'est morte d'autre chose. Si une vieille femme
meurt, ce n'est pas parce qu'elle est vieille, ce n'est
pas parce qu'elle a beaucoup vécu ; c'est parce
qu'elle s'ennuie et parce qu'on la laisse s'ennuyer.
Donnez-lui des plaisirs, des fêtes, des amoureux,
des amants, amusez-la, elle se donnera bien garde
de mourir.

*

O mille fois merci, mon Dieu, de m'avoir donné
l'intelligence et le besoin et la volonté de passer
ma vie entière dans les champs, dans les bois, dans
les prairies, sur les rives des fleuves, sur les grèves
et les plages de la mer, — et surtout de m'avoir
donné un esprit, un cœur et une âme capables
d'admirer, de comprendre ces vrais trésors et cette
richesse, — qui m'ont rendu si facile et si heureux
de me passer des autres !

Merci de m'avoir révélé combien les roses, les
violette, les giroflées des murailles et la rosée au
soleil levant, sont plus belles que les rubis, les
améthystes, les topazes et les diamants ; — de m'a-
voir appris combien la liberté l'emporte sur les
honneurs et les dignités, — et combien il est plus
doux d'être maître de soi-même que de commander
aux autres, — c'est-à-dire de n'être ni à l'un ni à
l'autre bout de la chaîne et de la laisse !



La beauté anglaise. — Sous ce titre, Xavier Au-
bryet publie, dans le supplément littéraire du *Figaro*,
quelques critiques fort originales sur ceux qui,
grisés par les succès de la Prusse en 1870, ne
voient partout que l'influence allemande, le sang
allemand, l'esprit allemand : « Il suffit, dit-il, qu'on
ait des cheveux blonds et des yeux bleus, fût-on
du Chili ou du Labrador, pour qu'ils vous ratta-
chent à la *Vaterland* ; c'est à peine si les ronds
aux yeux noirs peuvent opter pour une autre na-
tionalité. Dans ce système, presque tout l'univers
serait *Deutsch* ; beaucoup de cousins seraient sujets
de l'empereur Guillaume, puisqu'ils sont germains.
Les Alsaciens ne sont que des Poméraniens de
l'Ouest ; les Belges des Silésiens du Nord ; les An-
glais ne sont que des Brandebourgeois déguisés
qui, pour dire : du pain, se servent du mot *bread*
au lieu du mot *broad* ; enfin Charlemagne n'était
qu'un Hohenzollern, et l'on a surpris des anthro-
pophages qui disaient *la*.

» On a beau dire à ces racleurs d'ethnographie,
que pour les gens les moins physionomistes, un
Anglais se discerne d'un Allemand à cent mètres
de distance ; que par les manières, la tournure, le
caractère, l'élégance, un fils d'Albion n'a rien qui
rapproche de la trop blonde Allemagne ; c'est inutile.

» Mais s'il fallait, en dehors de ces considérations, trancher la question par un argument décisif, nous n'aurions qu'à faire intervenir l'élément féminin.

» Quelle rédemption de toutes les laideurs, et quelle éblouissante révélation que la Beauté Anglaise ! Les femmes les plus accomplies des autres régions, la Française la plus ciselée, l'Italienne la plus sculpturale, l'Espagnole la plus provocante, l'Autrichienne la mieux pétrie de grâce, touchent encore à la terre par le bout de leurs petits pieds ; la Beauté Anglaise a l'air de n'être pas de ce monde, tant elle vous subjugué par son excès d'idéalité. On se prend à rêver que, près de l'Eve tirée d'une des côtes de l'homme, il y a eu une seconde Eve tirée d'une des côtes de l'ange. Comment expliquer autrement ces visages d'un dessin si délicieusement pur, ces regards qui sont des rayonnements d'étoile, ces blancheurs de neige immaculée, cette carnation qui a le velouté de la fleur, ces chevelures qui ont l'air d'être tissées avec les rayons du soleil ?... A leur aspect, la vie prend une noblesse inattendue ; leur présence suffirait à faire oublier l'infirmité humaine, comme si elle faisait reculer la matière devant une essence supérieure.

» Je sais bien qu'à côté de ces Anglaises qui sont le type de la créature radieuse, il y a l'Anglaise qui est le type de l'épouvantail ; l'Anglaise aux dents proéminentes qui sont des défenses, aux yeux glauques qui sont des menaces, aux coudes pointus qui sont des stylets, aux pieds incommensurables qui sont des invasions. C'est là, si le cœur vous en dit, que vous pourrez trouver des fins ou des commencements d'Allemands ; chaque fois qu'il s'agit de grands pieds, le sol germanique a droit à la priorité, et l'on pourrait dire que pour les œuvres intellectuelles, comme pour les extrémités corporelles, le génie allemand est fait de prolixité. Il lui faut à la fois 150 pages pour exprimer une idée et 3 mètres de cuir pour se chauffer. Ces Anglaises-là, fuyez-les avec une vitesse de 25 lieues à l'heure, mais agéouillez-vous devant les autres au lever de la Reine, aux Derbys, à l'Opéra et sur tous les points du globe, car les vraies Anglaises ont encore ceci de la divinité que, à force d'être intrépidement voyageuses, elles sont partout et nulle part. »

Voici une historiette dont on garantit l'exactitude et qui donne une assez jolie opinion du sang-froid de soi-disant sorciers et somnanbules exploitant la crédulité publique et qui, pris en flagrant délit d'erreur, savent à merveille se tirer d'affaire.

Une demoiselle, accompagnée de sa mère, alla questionner une somnambule sur son avenir. En arrivant chez celle-ci, la mère, prise de scrupules, hésita et finalement resta à la porte de la maison pendant que sa fille entrait.

Dans le cours de la séance, on demanda à la jeune fille si elle voulait avoir des nouvelles de quelqu'un.

— Je voudrais, dit-elle savoir comment va ma mère.

Après les cérémonies d'usage, on répondit :

— Votre mère est au ciel, où elle vous attend. Ne vous affligez pas.

— Mais, madame, reprit la demoiselle, ma mère n'est pas morte ; elle est en bas, je l'ai laissée à la porte.

— Je suis sûr de ce que je dis, reprit la sorcière, la personne qui vous attend n'est point votre mère, car vous avez été changée en nourrice.

Tableau ! On comprend que la jeune fille se soit bien gardée de raconter à sa mère l'étrange confiance qu'on lui avait faite et qu'elle n'ait pas poussé plus loin son interrogatoire.



Deux gros bonnets de la finance parlent des difficultés du métier :

— Il y a tant de créances véreuses ! s'écrie l'un.

— Oh ! ne m'en parlez pas. Ainsi dernièrement, j'ai prêté 10,000 francs au petit Z. ; je ne les reverrai jamais.

— Pourquoi cela ? Il est dans les affaires ; il faut tirer à vue sur lui.

— Oh ! il a la vue si courte !



C'était sur le quai de la gare.

Un gamin, porteur d'une boîte renfermant des journaux, des brochures et des allumettes chimiques, criait de cette voix fatiguée particulière aux industriels ambulants : « *Journal de Genève ! Le Figaro ! Allumettes chimiques !* »

Un loustic s'approche, et d'un air goguenard : « Donne-moi le *Journal de Genève* d'après-demain, mon garçon. — Impossible, monsieur, je l'ai vendu hier. »



Casino-théâtre. — Lundi, 21 mai, *La Muette de Portici*, grand opéra en 3 actes, et *Le Toréador*, opéra-comique en 2 actes. — Mercredi 23, représentation extraordinaire au bénéfice de M^{me} Dumoulin, première chanteuse légère.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Fournitures pour bureaux, banques et administrations. — Registres, réglure et reliure. Timbrage du papier à lettres. — Impressions diverses : cartes de visite, têtes de notes, factures, enveloppes avec raison de commerce, cartes pour banquets, soirées et convocations. Etiquettes de vins. — Fournitures de dessin ; papier Canson en rouleaux et en feuilles ; papiers teintés et couleurs anglaises.

Presses à copier.

LES CAUSERIES DU CONTEUR VAUDOIS

I^{re} et II^e séries.

Prix 2 francs.

Remise ordinaire aux libraires.